
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 18/2 (1991)

DOI: 10.11588/fr.1991.2.56919

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

dans cette voie, il recourt volontiers au terme collectif. Et quand il compare les jacobins autrichiens et allemands, opposant A. v. Riedel et F. Hebenstreit à Forster, Rebmann et Würzer, il fausse quelque peu les idées de ces derniers, d'autant plus qu'il s'appuie plus sur la critique que sur les textes et qu'il ne tient guère compte de l'évolution de leurs idées. Gommer les contradictions de Rebmann signifie le trahir, car, tout comme Würzer, ce jacobin de la dernière heure modulait ses idées politiques au gré des circonstances et du public visé. Bien des fois l'exposé, trop succinct, soulève des questions qui restent sans réponse, comme à propos de la politique de Léopold II (98) ou quand, mettant sur le même plan des aspects différents, H. Reinalter affirme: »der erwachende ungarische Nationalismus wandte sich gegen die noch immer vorhandene feudale Rückständigkeit und Unterdrückung durch den Wiener Hof« (65). Peut-on qualifier de jacobines les révoltes des citadins et des paysans, dont le programme était parfois plus rétrograde que progressiste? Ou parler à ce propos d'»une étroite collaboration entre les jacobins des villes et ceux des campagnes« (80)? Dans le chapitre consacré à la franc-maçonnerie, il fait bien ressortir les liens étroits entre la franc-maçonnerie et le jacobinisme autrichien (169), comme aussi les différences, notamment en ce qui concerne la souveraineté populaire et la démocratie. Pour finir il retrace, en s'appuyant sur Zwi Batscha et P. Burg, l'attitude contradictoire de Kant envers la Révolution française et la répercussion sur sa pensée.

Gonthier-Louis FINK, Strasbourg

Geist und Gesellschaft. Zur deutschen Rezeption der Französischen Revolution, hg. v. Eitel TIMM, München (Wilhelm Fink Verlag) 1990, 167 p.

Cette publication regroupe douze contributions à un colloque organisé à Toronto par le Département d'Allemand de l'Université en mars 1989. Eitel Timm présente ce recueil comme étant une tentative de cerner l'interdépendance entre idéalisme et républicanisme, romantisme et restauration, esprit et société. Il souhaiterait que des modèles de structures se dégagent des diverses communications. Ce but est-il atteint? Concluant son introduction, E. Timm constate un manque d'unité dans la réception de l'époque envisagée, mais qu'il y a une permanence de la tradition.

Le regroupement de ces contributions n'était pas évident, ce qui explique que E. Timm les présente dans son introduction dans un autre ordre que celui du volume. En effet, le volume commence par son propre article sur les termes »fraternité, égalité et liberté« pendant le romantisme, ce qui a le double désavantage de ne pas respecter la chronologie et de séparer les articles sur le romantisme. L'inversion des termes lui paraît devoir lever la dissonance entre Romantisme et Révolution. Il cherche à montrer, à l'exemple du concept de fraternité, que la romantisation de la Révolution réfère à des rapports tout à fait différents de ce qui est connoté par la fraternité révolutionnaire. Cette romantisation qui est loin d'être apolitique est le prélude à la naissance d'une opinion publique internationale qui fera de l'humanisme des droits de l'homme la conscience de la solidarité globale des populations de la terre. Du romantisme, nous passons ensuite au classicisme avec deux contributions sur Schiller. L'article fort intéressant par sa méthode de Th. SALUMET qui aurait dû se trouver en tête de ce recueil puisqu'il traite, d'un point de vue sociologique, d'une œuvre de Schiller parue deux ans avant la Révolution, »Der Verbrecher aus verlorener Ehre«, montre que cette œuvre préfigure déjà l'attitude générale de Schiller, telle que le décrit l'article suivant de Bernd FISCHER sur les »Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme«. Il en est de même du sublime chez Kant qu'on ne peut expliquer sans l'influence de la Révolution française, comme le démontre Alice KUZNIAR. Quant à Wilhelm von Humboldt, ses théories sont considérées par Hartmut FRÖSCHLE comme des réponses à la Révolution française. L'article de G. WINTHROP-YOUNG

sur Goethe et Lichtenberg traite des analogies du discours scientifique avec la problématique de la Révolution. L'antithèse entre la morphologie et la Révolution domine la pensée de Goethe à partir de 1790, car sa morphologie doit sa naissance aux tendances de la Révolution, étant un produit de la temporalisation de l'histoire naturelle au tournant du siècle. Quant à la tentative de Lichtenberg d'analyser la révolution en tant que fait scientifique, elle dévoile les contradictions dans la phase de rupture qui mène à la séparation définitive des sciences de la nature et de la philosophie de la nature.

Nous venons ensuite au romantisme avec la contribution de Theodore ZIOLKOWSKI sur les trois tendances de Schlegel: la Révolution française, la »Wissenschaftslehre« de Fichte et le »Wilhelm Meister« de Goethe. Après s'être demandé pourquoi Schlegel identifie trois tendances et pas deux ou quatre, pourquoi il choisit justement ces trois là et si elles sont représentatives, il rappelle qu'une telle combinaison entre philosophie et révolution n'est pas originale à l'époque. L'article d'Helene KASTINGER RILEY sur Bettina von Arnim nous apprend qu'on a ignoré jusqu'ici que Bettina partageait les conceptions politiques de son mari et qu'après sa mort, elle était même devenue plus radicale. S'inspirant de récentes études sur la mentalité révolutionnaire, E. PETER montre le grand retentissement qu'ont eu sur les premiers romantiques les fêtes révolutionnaires. Mais, dans ce processus de transfert du motif de la fête dans le contexte allemand, le trait de sacralisation de la vie quotidienne de la fête s'est perdu. Les trois derniers articles, Mark Joël WEBBER sur la Jeune Allemagne, Ulrich SCHECK sur Börne et Irene STOCKSIEKER DI MAIO sur Fanny Lewald poursuivent la problématique dans le Vormärz et l'après 1848. Il manque une conclusion à cet ouvrage qui aurait pu nous apprendre si réponses étaient données à la problématique posée. Mais il faut lui savoir gré d'avoir traité de la réception de la Révolution dans une période généralement moins étudiée et d'avoir surtout voulu montrer que ses valeurs se sont intégrées par un véritable transfert et non par une influence directe pendant la période traitée.

Marita GILLI, Besançon

Französische Revolution und Deutsche Klassik. Beiträge zum 200. Jahrestag, Weimar (H. Böhlau Nachfolger) 1989, 340 p.

Le titre de l'ouvrage semble annoncer une étude sur la réception de la Révolution française par les classiques de Weimar; en fait, c'est surtout en passant qu'il y est question d'eux; et, abstraction faite de l'interprétation de la fin de »Faust II« (Th. METSCHER), tant mieux, car affirmer que ces derniers ont rejeté la phase jacobine de la Révolution en tant que représentants de la grande bourgeoisie, est manifestement une explication un peu courte (G. BIEDERMANN/E. LANGE). Par contre Kant, Fichte et Schelling y occupent une place de choix; Hegel se taille naturellement la part du lion. Reprenant le débat sur le caractère progressif ou réactionnaire de sa philosophie politique, M. SOBOTKA estime que, dans la mesure où Hegel s'était prononcé pour l'Etat moderne qu'était alors la Prusse, sa philosophie du droit était aussi »die Philosophie der Französischen Revolution«, ce que confirme H. H. HOLZ. En établissant ainsi un parallèle entre la Révolution de la France et la révolution philosophique de l'Allemagne, ils confirment au fond la thèse d'Engels, que reprend également H. SCHRÖPFER, quand, sur une large base, il analyse l'évolution de la pensée entre Kant et Hegel; dans la mesure où celle-ci a contribué à faire prendre conscience de l'évolution de la société et à considérer cette dernière comme un processus de l'histoire nationale, il y voit un écho de l'émancipation politique.

En déclarant: »Die Revolution ist der gemeinsame, archimedische Punkt klassischer Philosophie und Kunst«, Th. METSCHER indique en même temps l'orientation de ce recueil d'articles, mais, contrairement à ce qu'on entend par classicisme en RFA, ici ce terme a reçu une extension considérable et désigne apparemment les lettres allemandes entre 1789 et le